

ARCHIVES DE PHILOSOPHIE

REVUE TRIMESTRIELLE
Nouvelle série fondée par Marcel Régnier en 1955

Adresse de la rédaction
14, rue d'Assas – F-75006 Paris
Tél. : 01.44.39.48.23 – Fax : 01.44.39.48.17
archivesdephilo@wanadoo.fr

Directeur : Paul VALADIER
Rédacteur en chef : Laurent GALLOIS
Conseiller à la rédaction : Guy PETITDEMANGE
Secrétaire de rédaction : Isabelle LIEUTAUD

Comité de rédaction
Joël BIARD, Isabelle BOCHET, Jean-François BRAUNSTEIN,
Bruno KARSENTI, Sandra LAUGIER,
Jérôme LAURENT, Henri LAUX, Pierre François MOREAU,
Paul RATEAU, Yves Charles ZARKA.

Comité scientifique
Jocelyn BENOIST (Paris), Jacques BERLEUR (Namur), Jean François COURTINE (Paris),
Luc FOISNEAU (Paris), Jean GREISCH (Paris), Jean GRONDIN (Montréal),
Ian HACKING (Paris), Gerd HAEFFNER (Munich), Jean-François KERVÉGAN (Paris),
Béatrice LONGUENESSE (New York), Domenico LOSURDO (Urbino), Olivier MONGIN (Paris),
Jacques POULAIN (Paris), Yves RADRIZZANI (Lausanne), Marc RICHIR (Bruxelles),
Tom ROCKMORE (Pittsburgh), Miklos VETŐ (Paris)

Comité de lecture
Les textes proposés à la revue sont évalués par un comité de lecture composé de
membres du comité de rédaction et du comité scientifique, ainsi que d'experts –
universitaires spécialistes des différents champs de la recherche philosophique.

Les communications et les manuscrits relatifs à la rédaction ainsi que les livres
et les revues d'échange doivent parvenir à l'adresse ci dessus.
Les manuscrits envoyés à la rédaction ne sont pas retournés.



Revue éditée par le Centre Sèvres – Facultés jésuites de Paris, association loi
1901, 35 bis rue de Sèvres, 75006 Paris. Président du Conseil
d'administration et Directeur de la publication : H. Laux

ARCHIVES DE PHILOSOPHIE

ÉTÉ 2015

TOME 78 — CAHIER 2

Utilitarisme et liberté La pensée politique de Jeremy Bentham

Emmanuelle DE CHAMPS	Utilitarisme et liberté. La pensée politique de Jeremy Bentham	221
Jean-Pierre CLÉRO	Le calcul benthamien des plaisirs et des peines. Calcul introuvable ou seulement indéfiniment dif- féré?	229
Armand GUILLLOT	La question du peuple dans la philosophie de Jeremy Bentham	259
Emmanuelle DE CHAMPS	Religion, politique et utilité chez Jeremy Bentham	274
Peter NIESEN	Parole, vérité et liberté de Jeremy Bentham à John Stuart Mill	291
Anne BRUNON-ERNST	Le gouvernement des normes. Jeremy Bentham et les instruments de régulation post-moderne	308
* * *		
Antoine HATZENBERGER	Correspondance diplomatique de Jean-Jacques Rousseau. L'initiation à l'art politique dans les <i>Dépêches de Venise</i>	321

Bulletin Hobbes XXVII Notes de lectures

L'« actualité » de Walter Benjamin (<i>M. Berdet</i>)		
Eli FRIEDLANDER, Walter Benjamin. A Philosophical Portrait – Michael JENNINGS & Howard EILAND, Walter Benjamin. A Critical Life – Cahiers de l'Herne, numéro spécial « Walter Benjamin » – Walter BENJAMIN, Charles Baudelaire		343
Novalis, à la jonction entre romantisme et idéalisme allemands (<i>J.-C. Lemaitre</i>)		
Augustin DUMONT, L'opacité du sensible chez Fichte et Novalis – NOVALIS, Les années d'apprentissage philosophique		347
Vers un transcendantalisme spéculatif? (<i>Y. Ikeda</i>)		
Alexander SCHNELL, En voie du réel		353
La technique, facteur de démesure? (<i>M. Bourdeau</i>)		
Olivier REY, Une question de taille		359
Comptes rendus		
Robert THEIS, La raison et son Dieu. Étude sur la théologie kantienne (<i>M. Lequan</i>)		362
Friedrich NIETZSCHE, Correspondance. IV. Janvier 1880 – Décembre 1884 (<i>P. Valadier</i>)		364
Frédéric PATRAS, La possibilité des nombres (<i>S. Gandon</i>)		364

réflexivité. Souligner le fichtéanisme implicite et très personnel de N. permet en retour de rectifier une certaine vision du poète, qui en fait l'apôtre d'un abandon passif au monde, inattentif à la résistance et à la conflictualité. Cela permet également de développer l'idée d'une lecture des signes et des images qui se situe à quelque distance de l'herméneutique. L'exclusivité de la confrontation avec F. est à la fois le mérite et le revers de l'entreprise : l'importance du rapport à Kant, Reinhold ou Schelling s'en trouve minorée, de même que le domaine de la philosophie de la nature est peu exploité. Mais ce dernier point est assumé explicitement par l'A. Enfin, on peut noter l'usage subtil de références contemporaines (concepts psychanalytiques d'angoisse, de traumatisme, de forclusion ; références à Blanchot, Levinas, Lacan...) : elles jouent davantage le rôle de contre-références, qui permettent certes de souligner l'aspect avant-gardiste de la pensée de N., sans tomber pour autant dans l'écueil de l'anachronisme. Elles sont surtout l'occasion d'une réflexion historiographique fine sur le statut même du concept de « romantisme » (p. 532-533). La conviction que les philosophies ne sont pas « compatibles » entre elles, mais bien « compossibles » anime la volonté, non pas de ressusciter le romantisme comme tel, mais d'interroger ce qu'il reste ou peut rester de romantique en nous.

* *

*

Outre l'ouvrage précédemment évoqué, Augustin Dumont propose une traduction française inédite des textes intitulés *Études fichtéennes*, rédigés par Novalis en 1795 et 1796, précédée d'une introduction riche et claire, qui fournit les outils historiques et conceptuels nécessaires pour aborder l'œuvre traduite. Le titre d'*Études fichtéennes* s'impose du fait que le jeune écrivain y commente sous forme de notes éparées la première version de la *Doctrina de la science* de Fichte, mais ces notes ne constituent en rien un commentaire cursif de l'œuvre fichtéenne et font état d'influences diverses, tout en explorant des pistes qui s'écartent de la lettre du texte « commenté ». Elles se présentent sous la forme de 667 fragments, répartis en six groupes, eux-mêmes rangés selon un ordre chronologique. La traduction se fonde sur l'édition établie par Richard Samuel (publiée pour la première fois dans les années 1960 et complétée à plusieurs reprises), qui est sans doute défailante, mais il est, quoi qu'il en soit, difficile d'échapper à une certaine approximation dans l'ordonnement des textes en raison du caractère même de l'œuvre. Cette traduction française paraît quelques années après une traduction en langue anglaise due à Jane Kneller et s'inscrit dans un mouvement de redécouverte de l'œuvre novalissienne en France amorcé par le travail de traduction et de commentaire d'Olivier Schefer (on peut citer notamment la traduction du *Brouillon général* en 2000 chez Allia, qui a permis de rendre accessible en français la philosophie de la nature, élément essentiel de la pensée du poète romantique).

Concernant le présent texte, le traducteur revendique un parti pris de littéralité et n'hésite pas à indiquer entre parenthèses les termes allemands quand il l'estime nécessaire. Il faut à ce propos saluer la tâche extrêmement difficile à laquelle il s'est attelé : l'allemand des *Fichte-Studien* est d'une difficulté redoutable, et obscur au point parfois que le sens de certaines phrases s'avère, grammaticalement, indécidable. La décision du traducteur intervient donc fréquemment et il est possible, par conséquent, de repérer certaines erreurs, ou des choix de traductions discutables : à titre d'exemple, on peut reprocher au traducteur de faciliter excessivement la tâche

de l'exégète lorsqu'il traduit le couple *Bezeichnende/Bezeichnete* par « signifiant/signifié » (alors qu'une traduction plus littérale aurait pu opter pour « désignant/désigné », qui présentait l'avantage de conserver la notion de signe sans anticiper la terminologie saussurienne), ou *beziehen* par « référer », dans la mesure où ces choix orientent clairement l'interprétation du texte du côté de la problématique du langage. En revanche, le choix de traduire *Scheinsatz* par « proposition fictive », qui peut surprendre au départ, s'avère tout à fait pertinent à l'usage.

Les fragments présentent un aspect varié : certains se réduisent à une phrase, au sens parfois sibyllin, voire à une liste de mots, d'autres constituent des réflexions beaucoup plus développées. Novalis use des concepts kantien et fichtéen comme d'instruments à manier et à combiner jusqu'à la torsion dans un effort paradoxal, voire contradictoire, de systématisation et de relativisation extrême. Effort de systématisation qui se manifeste à travers le goût pour les listes, les schémas, les plans..., et dans la reconnaissance d'un besoin de fondation inséparable de toute entreprise philosophique (voir le fragment 566 : « Tout philosophe doit donc s'achever dans un fondement absolu », p. 216, même si cette quête est par nature aporétique ; il arrive même au jeune poète de prétendre au dépassement du fichtéanisme : « Spinoza s'est élevé jusqu'à la nature – Fichte, jusqu'à moi, ou jusqu'à la personne. Moi, jusqu'à la thèse de Dieu », fragment 151, p. 91). L'effort conjoint de relativisation s'exprime à travers le fait que, chaque concept pouvant occuper une place et une fonction distinctes dans chacune des combinaisons, son sens se désubstantifie et ne surgit que dans la relation entre les éléments en présence : ce qui est matière dans telle opposition pourra faire figure de forme dans une autre. Novalis le revendique explicitement, comme dans le fragment 43 par exemple (« L'ordre du sentiment et de la réflexion est totalement arbitraire », p. 65), et évoque une « sophistique du moi pur » (fragment 41, p. 63). Telle est la *logique* – à la fois au sens de *logos*, de discours, et de règles de connexion entre concepts et propositions – de l'*ordo inversus*, méthode qui constitue, en tant que pratique du langage, le fil rouge de ces fragments. Ces combinaisons ne font-elles qu'un jeu qui tourne à vide dans un tourbillon de concepts vidés de leur substance, ou finissent-elles par constituer une authentique combinatoire – on peut déceler l'influence de Leibniz – créatrice d'un sens en train de se faire ? Il appartient à chaque lecteur d'en juger. Force est en tout cas de reconnaître que Novalis s'approprie de manière hautement personnelle la philosophie fichtéenne et en révèle, jusqu'au paroxysme, la mobilité intrinsèque. À ce titre, il mérite d'être pris en considération, comme le souhaite le traducteur, parmi les figures significatives des « grandes entreprises postkantien » (présentation, p. 11).

Jean-Christophe LEMAITRE

Vers un transcendantalisme spéculatif ?

Alexander SCHNELL. — *En voie du réel*, Paris, Hermann, 2013.

Alexander Schnell, l'un des représentants importants et productifs de la phénoménologie en France de sa génération, est un spécialiste aussi bien de l'idéalisme allemand que de la phénoménologie contemporaine. Son ouvrage *En voie du réel* rassemble ses études récentes consacrées à la tradition phénoménologique au sein de la philosophie transcendante. L'auteur y cherche à clarifier et à évaluer le projet d'une

philosophie transcendante chez E. Husserl, M. Heidegger, M. Merleau-Ponty, E. Levinas, M. Richir, M. Henry et H. Blumenberg, en mettant également à l'épreuve certaines thèses et intuitions du jeune Fink. Cet ouvrage n'est cependant pas un simple agrégat d'études déconnectées. Certes, il constitue un panorama sur la pensée transcendante chez ces différents auteurs, mais le véritable enjeu est plutôt d'offrir une nouvelle perspective (au premier abord historiographique) du transcendantalisme phénoménologique au sein des recherches phénoménologiques francophones. En effet, l'auteur thématise diverses contributions philosophiques de ces penseurs à la lumière du « transcendantalisme phénoménologique » dans son rapport à l'idéalisme allemand (notamment à Fichte). Dans ce contexte, Schnell établit l'opposition complexe et célèbre entre le projet « gnoséologico-transcendantal » husserlien et le projet « ontologico-transcendantal » heideggerien autrement que ne le font les spécialistes sur ce sujet, et il caractérise le mouvement phénoménologique (de la « deuxième » et de la « troisième génération ») comme une longue enquête afin de dépasser cette antithétique et d'ouvrir une « troisième voie ».

Cet ouvrage ne tente cependant pas d'éclaircir *philologiquement* la continuité (et la divergence) de la tradition transcendantaliste à partir de l'idéalisme allemand jusqu'à la phénoménologie issue de Husserl. Sa réflexion historique sert plutôt à préparer son propre projet philosophique, plus complet et systématique, d'un transcendantalisme phénoménologique, ou de ce qu'il appelle le « transcendantalisme spéculatif ». Autrement dit, Schnell présente une nouvelle compréhension historique du mouvement phénoménologique en vue de sa propre conception du transcendantalisme à venir. Dans cette recension, nous accentuerons le motif ultime et l'orientation fondamentale de cet ouvrage plutôt que d'examiner chacun des chapitres et leurs problématiques variées, très fécondes en soi.

Cet ouvrage poursuit trois objectifs fondamentaux : la préparation *historiographique* d'une étude systématique du « transcendantalisme spéculatif » (en écho au « réalisme spéculatif » de Q. Meillassoux) ; l'exposition d'une historiographie originale du mouvement phénoménologique en tant que recherche d'une « troisième voie » entre Husserl et Heidegger, ainsi que celle du mouvement phénoménologique jusqu'à la « nouvelle phénoménologie française » (sans doute en écho à l'étude de L. Tengelyi et H. D. Gondek¹) ; la « réconciliation » entre l'idéalisme allemand et la tradition phénoménologique dans une perspective transcendante.

Schnell déclare dans l'introduction que « l'un des acquis remarquables du débat philosophique au début du XXI^e siècle consiste dans le fait que [l]e 'dépassement' [du clivage entre la tradition anglo-saxonne et la philosophie continentale] a redonné ses titres de noblesse à une démarche spéculative » (p. 5). Loin de se solidariser avec le « réalisme spéculatif » de Q. Meillassoux (ou du « nouveau réalisme » de M. Gabriel), l'auteur propose la conception inédite d'un « transcendantalisme spéculatif » sans, cependant, détailler dans l'ouvrage sa critique du « réalisme spéculatif ». Mais cette expression ne donne-t-elle pas lieu, en fait, à un contre-sens dans la mesure où l'on entend habituellement par « transcendantale » une approche philosophique « critique » (dans le sens kantien) plutôt que « spéculative » (qui signifierait même, dans certains contextes, « dogmatique ») ? Pour y répondre d'une manière satisfaisante, il faudra préciser la compréhension spécifique de la « construction phénoménologique »

1. H.-D. GONDEK et L. TENGELYI, *Neue Phänomenologie in Frankreich*, Suhrkamp, 2011.

que Schnell élabore depuis plusieurs années, particulièrement dans son ouvrage *Husserl et les fondements de la phénoménologie constructive*², et dont il présente la quintessence dans le chapitre II.

Schnell distingue nettement entre deux dimensions phénoménologiquement constitutives pour une connaissance légitime (ou à légitimer) : d'une part, une dimension phénoménologiquement « intuitive » ou une analyse « eidético-descriptive » de la « donation de soi (*Selbstgegebenheit*) » qui respecte le « principe de tous les principes » (voir le § 24 des *Idées I*) ; et, d'autre part, une dimension « constructive » qui n'est plus accessible par une « intuition directe » (l'intuition en tant qu'elle est originellement donnée). Cette dimension devient accessible par une démarche « indirecte »³ ou en « zigzag » entre les données originellement intuitives et ce qui est phénoménologiquement à « construire ». Selon Schnell, cette tentative de la « phénoménologie constructive » qu'opère le Husserl tardif – sans l'avoir explicitée de façon systématique – mérite d'être approfondie, parce qu'elle offre une solution pour les difficultés et les « limites » auxquelles Husserl est confronté par exemple dans l'analyse de la *conscience du temps*, dans la phénoménologie de l'*intersubjectivité*, de la *pulsion* et des *instincts*, etc. Grâce à cette démarche en « zigzag », la « phénoménologie constructive » évite une construction purement apriorique ou déductive à partir d'un principe (qui serait en soi non-intuitif) et dont la démarche est foncièrement incompatible avec la méthode phénoménologique.

À partir de là, on peut anticiper la caractéristique fondamentale du « transcendantalisme spéculatif ». Ce dernier ne revient pas à une démarche purement spéculative que Kant a déjà « critiquée », voire même fortement accusée, mais il ne se contente pas non plus de l'analyse intentionnelle de l'« empirisme transcendantal » husserlien dont la méthode est celle de la description eidétique de la *Selbstgegebenheit*. Mais le « transcendantalisme spéculatif » (telle est du moins son ambition) est « un projet cherchant [...] à mettre au jour les fondements spéculatifs de la phénoménologie transcendante » (p. 7). Or, le but de l'ouvrage n'est ni une exposition systématique du programme du « transcendantalisme spéculatif », ni l'accomplissement concret de ce dernier, mais précisément la *préparation historiographique* susmentionnée d'une étude systématique (en cours d'élaboration). En ce sens, cet ouvrage n'a qu'une tâche limitée, mais néanmoins cruciale, car l'idée du « transcendantalisme spéculatif » exige une révision de l'historiographie de la philosophie transcendante (le mouvement phénoménologique y compris). Sans la mise en évidence de cette orientation fondamentale d'*En voie du réel*, nous ne saurions mesurer le sens même du « transcendantalisme spéculatif ».

La spécificité de la compréhension historique du transcendantalisme phénoménologique proposée par Schnell ne devient manifeste que si nous la comparons avec d'autres historiographies du mouvement phénoménologique. *Neue Phänomenologie in Frankreich*, qui développe à son tour, précisément, une compréhension très originale de l'histoire de la phénoménologie, peut ici servir de fil conducteur.

Selon cet essai, la « nouvelle phénoménologie française » aurait d'abord découvert dans la phénoménologie husserlienne une « contradiction cachée » entre « l'idée d'une

2. A. SCHNELL, *Husserl et les fondements de la phénoménologie constructive*, Grenoble, J. Millon, 2007.

3. Voir particulièrement p. 81.

constitution transcendante » d'« origine intellectualiste » et la « description des phénomènes » de « provenance empiriste ». Et, ensuite, elle aurait réussi à la démanteler. Ainsi, « la donation du donné se révèle comme un événement qui arrive (*widerfährt*) à la conscience et qui se manifeste de lui-même ⁴ ». L'idée d'une constitution transcendante serait ainsi explicitement *surmontée* par la conception du « caractère événementiel (*Ereignischarakter*) » du phénomène, qui reste toujours un surplus (ou un « excès ») pour la subjectivité transcendante. De même, l'idée quasi empiriste d'une description et d'une donation serait également *surmontée* (non pas *supprimée* puisqu'il ne s'agit pas de revenir à la tradition métaphysique) par la découverte de l'événementialité des phénomènes, parce que la phénoménalité n'est pas conçue comme une donnée de type empiriste qui ne se laisserait plus remettre en cause. Dans la « nouvelle phénoménologie française », il s'agirait en revanche d'une analyse descriptive des phénomènes – *in statu nascendi* – à partir de leur événementialité. Ainsi, il est clair que, selon les thèses de *Neue Phänomenologie in Frankreich*, l'orientation même de la « nouvelle phénoménologie française » consisterait à opérer une synthèse de la « contradiction cachée » propre à la phénoménologie (husserlienne) et à élucider le phénomène phénoménologique (ou la phénoménalité) dans son événementialité. Tel n'est cependant pas le cas de Schnell dans *En voie du réel* qui met en évidence une autre « contradiction cachée » et élabore une « synthèse » d'un autre type.

D'abord, Schnell cherche lui aussi à mettre au jour une « contradiction cachée » caractéristique du mouvement phénoménologique, mais elle est formulée autrement que chez les auteurs de *Neue Phänomenologie in Frankreich*. En effet, *En voie du réel* propose un diagnostic dans lequel apparaît une opposition non pas entre deux origines de la phénoménologie husserlienne, mais entre la phénoménologie transcendante husserlienne et l'ontologie phénoménologique heideggerienne. Selon Schnell, le mouvement phénoménologique met en évidence un « clivage gnoséologie/ontologie » qu'il cherche à combler ⁵, en soulignant toutefois que ce n'est pas Heidegger, mais plutôt Husserl qui l'a rencontré en premier (cette tentative husserlienne restant, bien entendu, « opératoire »). Ainsi, l'auteur ne cherche pas à privilégier une position – gnoséologique (Husserl) ou ontologique (Heidegger) – qui semblent être antithétiques, mais précisément une « troisième voie » en deçà d'elles. Ce clivage connaît certes des variations (« sujet/objet » ou « idéalisme/réalisme », chez tous les penseurs du mouvement phénoménologique), « appréhension/contenu d'appréhension (ou contenu hylétique) » (chez Husserl et Henry), « temps subjectif/objectif » (chez Husserl et Heidegger), « moi/autrui » (le problème de l'intersubjectivité), « immanence/transcendance » (notamment chez Levinas) et « apparaître/réel » (Fichte et Richir), etc. Mais ces dichotomies (dont le noyau est toujours le clivage « gnoséologie/ontologie » chez les deux maîtres fribourgeois de la phénoménologie) ne sont donc pas tout à fait identiques à la « contradiction cachée » telle que *Neue Phänomenologie in Frankreich* l'avait formulée, c'est-à-dire qu'elles ne renvoient pas nécessairement à celle-là, parce que le « clivage » sur lequel Schnell insiste ne semble être ni d'origine « intellectualiste » ni d'origine « empiriste ». Il est plutôt en deçà de ces deux origines dans la mesure où l'opposition entre les deux origines de la phénoménologie semble plutôt présupposer ce « clivage » puisqu'à elle seule, elle n'est

pas capable de rendre compte du statut et de la légitimité de la connaissance – dont l'origine s'avère, dans le mouvement phénoménologique, comme donnant lieu précisément à ce « clivage ». *Mutatis mutandis*, ce « clivage » est peut-être le soubassement de la « contradiction cachée » qu'est censée résoudre la nouvelle phénoménologie française (même s'il faut admettre que la seconde n'est pas déduite à partir du premier).

Ensuite, Schnell présente la thèse selon laquelle la phénoménologie est conduite (de manière plus ou moins explicite) à « synthétiser » ce clivage foncier par une *démarche génético-constructive* s'opposant à la conception « événementielle » du phénomène (et, du coup, à la thèse majeure de *Neue Phänomenologie in Frankreich*). Le « transcendentalisme spéculatif » est ainsi une continuation de la démarche phénoménologico-constructive dans le sens de la « phénoménologie constructive ». Et sa méthode est en même temps caractérisée comme phénoménologico-génétique au sens fichtéen, plutôt qu'au sens husserlien : elle cherche dès lors l'origine même de ce clivage, ainsi que sa genèse.

Selon Schnell, nous pouvons en effet trouver certains échos de la conception fichtéenne du « génétique » ou de sa célèbre doctrine de l'image chez le père fondateur de la phénoménologie transcendante (par exemple dans l'*epochè* de l'attitude naturelle et dans l'analyse phénoménologique des « couches ultimement constitutives » de toute apparition immédiate, p. 63). En effet, l'*epochè* ou la « mise entre parenthèses » de l'attitude naturelle permettant de descendre vers « les couches ultimement constitutives » des phénomènes trouve, selon l'auteur, son équivalent chez Fichte avec « l'anéantissement du concept » (ou le phénomène comme *factum* irréductible) en tant que point du départ de la « médiation génétique » de « l'inconcevable ». Bref, l'auteur insinue que la phénoménologie et la doctrine de la science ne font pas deux, si nous les étudions sous l'angle de la conception transcendante du « génétique ». Ou, pour le dire d'une autre manière, le « transcendentalisme spéculatif » est une continuation de la pensée fichtéenne qui est au fond « phénoménologique (dans le sens du Husserl tardif!) » plutôt que « métaphysique » (dans le sens d'une quelconque « pensée de survol »), « spéculative » (au sens classique) ou « dialectique » (Hegel). Schnell se concentre sur la preuve et l'épreuve de cette thèse surprenante surtout dans le chapitre III (consacré à la phénoménologie husserlienne du temps) et le chapitre IV (la phénoménologie de l'intersubjectivité) et il y parvient dans la mesure où l'ouvrage montre que la phénoménologie génétique de Husserl repose sur une idée « opératoire » de ce que nous nommerions une « médiation réciproque et génétique ». Autrement dit, l'objectif de l'ouvrage réside dans le fait que la conception phénoménologico-transcendante du « génétique » a chez Husserl – pour le dire avec M. Merleau-Ponty – son « ombre », ou bien elle reste chez lui – dans le langage de Fink – un « concept opératoire ».

La « génétisation phénoménologique » qui repose donc en premier lieu sur le Husserl tardif et la doctrine fichtéenne de l'image est par ailleurs liée d'une façon étroite à la conception de la « possibilisation (*Ermöglichung*) » chez Heidegger que l'auteur étudie minutieusement dans les chapitres V et IX, ainsi qu'à la lecture heideggerienne de Fichte et à sa continuation chez le jeune Fink (p. 67-70). Malgré le fait que cet ouvrage présente donc un projet fécond et une historiographie originale du mouvement phénoménologique (particulièrement eu égard à son lien avec l'idéalisme allemand), deux questions de fond se posent à l'issue de cette présentation.

4. H.-D. GONDEK et L. TENGELYI, *op. cit.*, p. 671.

5. Voir par exemple *En voie du réel*, p. 356-357.

Le statut et la contribution « métaphysiques » du « transcendantalisme spéculatif » demeurent encore implicites dans cet ouvrage (à cet égard, le lecteur devra attendre l'ouvrage systématique annoncé). Si l'un des plus profonds motifs de la philosophie transcendantale consiste, depuis Kant, dans une « critique » ou « limitation » de la « métaphysique dogmatique » ainsi que dans la « fondation » d'une « nouvelle métaphysique » (en tant que « science »), c'est notamment Heidegger qui, vers la fin des années 1920, tente, on le sait, de développer sa propre métaphysique (« métaphysique de Dasein »). Mais celle-ci a rapidement été abandonnée (à partir de ce qu'on appelle la « *Kehre* », plus précisément à partir d'une lecture approfondie de Nietzsche). Ce fait historique du « tournant » chez Heidegger traduit-il un échec du transcendantalisme ? Ou bien cet « abandon » de l'idée de la fondation de la nouvelle métaphysique n'est-il qu'un épisode arbitraire pour l'histoire de la philosophie transcendantale ? Ou bien encore l'auteur voudrait-il plutôt offrir une lecture plus radicale qui comblerait le clivage entre le « premier » et le « deuxième » Heidegger par sa propre compréhension du « transcendantal » (une perspective qui resterait certes à approfondir, étant donné qu'en dehors du chapitre XI, *En voie du réel* ne se rapporte pas de manière approfondie au « deuxième » Heidegger) ?

En dernier lieu, ce que Schnell entend précisément par « spéculatif » n'est pas assez clair. Plus exactement, le lecteur aimerait en savoir davantage sur ce qui l'a conduit à distinguer le « transcendantalisme spéculatif » de l'idée d'une « phénoménologie constructive », élaborée depuis plusieurs années – même si l'auteur précise bien que le « spéculatif » du « transcendantalisme spéculatif » n'implique pas l'idée d'une construction purement apriorique au sens classique du terme. Dans ce contexte, on pourrait renvoyer à la célèbre distinction de Fink entre les concepts « thématiques » et les concepts « opératoires ». Si Fink souligne la nécessité d'accomplir une réflexion thématique sur le « concept opératoire » de la philosophie husserlienne pour donner par exemple un sens à l'idée de « constitution », c'est afin de surmonter une certaine « naïveté transcendantale » grâce à une réflexion qui n'est plus en soi celle, eidético-descriptive, de la *Selbstgegebenheit*, mais plutôt celle clarifiant « la phénoménalité du phénomène ». L'accomplissement de cette réflexion sur les « concepts opératoires » de la phénoménologie transcendantale reviendrait bel et bien à une démarche « spéculative », dans la mesure où il s'agirait alors, pour reprendre un terme fichtéen, de « l'inconcevable » de la phénoménologie elle-même. De plus, cette « réflexion spéculative » sur les « concepts opératoires » ne s'accomplirait pas de manière « *prinzipien-theoretisch* » (c'est-à-dire en se laissant reconduire à un principe), mais plutôt de façon « *evidenz-theoretisch* » (c'est-à-dire en s'attestant dans une évidence ou dans un voir ⁶), parce qu'il en irait alors de la « genèse » (qui n'est jamais empirique, ni historique) de la phénoménologie transcendantale elle-même. En effet, cette réflexion serait une phénoménologie de l'expérience du philosophe ou du penser, et accomplirait ainsi « la phénoménologie de la phénoménologie » (sous un autre angle, elle serait *lato sensu* une « réflexion transcendantale » au sens kantien, et jouerait même le rôle d'une doctrine transcendantale de la méthode, comme c'est le cas

6. Cette distinction entre « *prinzipien-theoretisch* » et « *evidenz-theoretisch* » est originellement proposée par Mohanty, afin de cerner la différence entre la philosophie transcendantale de Kant et de Husserl. Cf. J. N. MOHANTY, *The possibility of Transcendental Philosophy*, Dordrecht, Martinus Nijhoff, 1985.

de la *Sixième Méditation Cartésienne* de Fink). C'est plus ou moins de cette manière que l'on pourrait en tout cas entendre la détermination massive du « spéculatif » proposée par *En voie du réel* : « Il s'agit d'un transcendantalisme 'spéculatif' [...] parce que 'le' transcendantal ne relève ni de conditions qu'il faut supposer pour rendre compte de l'expérience et partant de la connaissance, ni d'une 'expérience' transcendantale s'appuyant sur une évidence intuitive et se confinant à une démarche descriptive, mais d'un projet cherchant précisément à mettre au jour les fondements spéculatifs de la phénoménologie transcendantale » (p. 7, nous soulignons).

Yusuke IKEDA

La technique, facteur de démesure ?

Olivier REY. — *Une question de taille*, Paris, Stock (Les essais), 2014, 276 p.

Pour créer une « ambiance générale », l'introduction brosse un tableau sans complaisance de notre condition postmoderne. La postmodernité est une combinaison de modernité radicalisée et de doute sur la légitimité de la modernité. Peu étonnant si l'histoire tourne mal : l'avenir, qui avait jusque là servi d'horizon, a disparu et le présent n'est plus pré-histoire, mais dernier délai ; le monde de la consommation, qui se présente sous les traits de la jouissance, n'est en réalité qu'un monde du manque. Cette situation tient pour une bonne part au développement de la technique. Simondon, qui nous invitait à voir en elle une médiation vraie avec le monde oublié qu'entre la roue du moulin et la centrale nucléaire, il y a une différence cruciale. Ce qu'il ne voit pas, c'est l'existence de seuils. Le reste de l'ouvrage vise à nous faire prendre conscience du caractère tout à fait fondamental d'un tel phénomène et choisit pour cela comme fil conducteur l'œuvre d'Ivan Illich.

« Les pompes qui font couler le bateau » reprend alors les analyses de celui-ci sur les transports (*Énergie et équité*, 1975), sur l'école (*Une société sans école*, 1971) traduction malencontreuse, puisqu'il s'agissait en réalité de déscolariser la société), sur la médecine (*Némésis médicale*, 1975). Cependant, Illich ne fait pas système et, pour nous orienter dans ce brouillard, le chapitre suivant propose de prendre comme boussole l'œuvre de Leopold Kohr (1909-1994). Dans *The Breakdown of Nations* (1957), cet Autrichien devenu Nord-Américain, attribue tous nos maux à une seule cause : partout où quelque chose ne va pas, quelque chose est trop gros. Le décalage croissant entre les hommes et le monde qu'a engendré le développement moderne renvoie toujours à la taille démesurée de nos sociétés. Kohr a parfois été interprété comme un partisan du *small is beautiful* mais ce à quoi il nous invite en réalité, c'est à reconnaître le rôle décisif des questions d'échelle : il existe des seuils, des proportions à respecter, et l'oublier se paye tôt ou tard (on ne peut pas l'oublier impunément). Pour répondre à la question : comment a-t-on pu en arriver là ? le chapitre 4 interroge alors l'autre versant, beaucoup moins connu, de l'œuvre d'Illich. Il s'agit souvent d'analyses historiques qui portent sur des sujets aussi variés que le rapport aux sensations, la lecture, ou la différence homme femme.

Le chapitre suivant montre que, si la science a largement contribué à encourager la démesure, elle a su aussi reconnaître l'existence d'échelles naturelles. Galilée avait déjà formulé les raisons mécaniques pour lesquelles il ne peut pas y avoir de géant : le rapport entre la surface et le volume – soumises l'une aux forces de contact, l'autre